

mystérieux amours de sa femme, et ne put empêcher que celle-ci, sous prétexte d'accompagner la nouvelle reine d'Angleterre, ne suivît son amant à Amiens et ne passât plusieurs semaines dans une intimité qui mit un terme à la stérilité d'Anne d'Autriche.

Marie de Médicis, qui était alors réconciliée avec la reine, avait favorisé les désordres de sa belle-fille en simulant une grave maladie et en faisant retarder le départ de l'ambassadeur. Quoique le roi ignorât les intrigues de sa femme, néanmoins il prit de l'ombrage de son séjour prolongé à Amiens, et lui intima l'ordre de revenir à Paris. Il fallut obéir, et le beau duc fut contraint de s'arracher des bras de l'ardente Espagnole et de reprendre le chemin de Londres avec la princesse Marie-Élisabeth, qui chercha, dit-on, à lui faire oublier sa belle-sœur. Elle n'y réussit pas; car Buckingham n'eut pas plus tôt accompli sa mission et conduit la fille de Henri IV à la cour de Charles I^{er}, qu'il revint en France et reparut même au Louvre, où il continua ses intrigues amoureuses avec Anne d'Autriche.

Le cardinal de Richelieu eut connaissance de la présence du duc à Paris, et dans son dépit il songea simplement à faire assassiner son heureux rival. Celui-ci, averti à temps, parvint à se soustraire au poignard des sicaires du prélat, et gagna un port de mer, où il s'embarqua pour l'Angleterre. Néanmoins les dangers qui l'environnaient, les obstacles qui se dressaient entre lui et la reine de France, ne firent qu'accroître son amour au lieu de l'amortir; et résolu à braver tout pour parvenir jusqu'à sa royale maîtresse, il songea à se revêtir d'un caractère officiel qui lui permit de sé-

journer à Paris, et se fit nommer ambassadeur ordinaire auprès de Louis XIII. Déjà il faisait ses préparatifs de départ, lorsqu'il reçut une lettre du monarque français qui l'avertissait que l'entrée du royaume lui était interdite. Buckingham reconnut que le coup partait du cardinal-ministre, et dans sa colère, il jura de se venger de Richelieu, et se ligua avec les protestants pour faire une invasion sur le territoire de France.

Quant à la reine Anne d'Autriche, elle avait secrètement mis au monde un enfant mâle qui, dans l'ordre habituel des choses, eût dû être proclamé fils de Louis XIII et reconnu son successeur immédiat; mais comme le roi était impuissant, et que d'ailleurs il se tenait toujours éloigné de sa femme, elle n'osa pas s'exposer aux fureurs de sa jalousie, et préféra soustraire aux regards le fruit de ses amours avec le duc de Buckingham. Beaucoup d'historiens prétendent que cet enfant est celui dont parlent les annales de la Bastille, sous le nom de l'homme au masque de fer. Après son accouchement, elle se jeta dans de nouveaux désordres, s'abandonna aux caresses incestueuses du jeune Gaston d'Orléans, frère du roi, et se mit à la tête d'une conspiration qui avait pour but de faire descendre du trône l'atrabilaire Louis XIII pour y placer Gaston.

Parmi les conjurés, indépendamment des deux reines, se trouvait Marie de Rohan, la veuve du duc de Luynes, qui s'était remariée au duc de Chevreuse, femme aussi célèbre par ses débauches que par sa beauté. Son intimité avec Anne d'Autriche, la haine qu'elle portait au cardinal-ministre, dont elle avait été la maîtresse et dont il s'était fatigué, la portèrent à employer toute l'adresse de ses séductions pour

gagner à son parti Henri de Talleyrand, comte de Chalais, maître de la garde-robe de Louis XIII et favori de ce prince. Elle y réussit, et bientôt elle prit sur son nouvel amant un ascendant tel, qu'il n'osa rien lui refuser, et qu'il entra dans tous les complots formés contre le cardinal-ministre, pour le faire renvoyer de la cour, et pour rendre l'exécution de leurs projets plus facile en éloignant du roi un homme dont ils redoutaient la vigilance et la pénétration. Le maréchal d'Ornano, gouverneur de Gaston, fut également initié à la conjuration, puis beaucoup d'autres seigneurs; « enfin elle » devint si grande, affirme Richelieu lui-même dans ses mémoires, que non-seulement les deux reines, les princes du sang, les grands officiers de la maison du roi, les princesses, les dames de la cour et les huguenots, mais encore les Hollandais, les Danois, le duc de Savoie, l'Angleterre et l'Espagne en étaient. »

Le cardinal-ministre ne tarda pas à deviner où voulaient en venir ses ennemis, et pour leur enlever tout espoir de réussite, il engagea le roi à marier Gaston d'Orléans avec mademoiselle de Montpensier, et pressa l'accomplissement de cette union avec l'activité qu'il apportait dans tous les projets qui importaient à sa politique.

Comme ce mariage renversait toutes les prévisions des conjurés, et comme ils connaissaient trop bien le cardinal pour savoir qu'il leur serait impossible de faire plier cette volonté de fer, ils résolurent d'en finir avec lui et de l'assassiner dans sa propre maison de Fleury. Henri de Talleyrand s'engagea même à lui porter le premier coup, et fit fabriquer un poignard pour le frapper.

Tout était prêt pour cette grande affaire, et il semblait impossible que le cardinal de Richelieu parvînt à parer le coup, lorsque la veille du jour fixé pour l'exécution, le comte de Chalais eut l'imprudence de faire part au commandeur de Valençay de ce qui se passait, afin de s'assurer son concours dans l'accomplissement du meurtre. Celui-ci vint révéler immédiatement au ministre le complot qui se tramait contre sa personne : Richelieu, sans perdre de temps, courut également instruire le roi du danger où il se trouvait, et en obtint l'autorisation de prendre telles mesures qu'il jugerait nécessaires pour arrêter la conspiration.

Par les ordres du cardinal, le gouverneur de Gaston d'Orléans, le maréchal d'Ornano, fut immédiatement arrêté et empoisonné dans sa prison; le duc de Vendôme fut également arrêté; et un grand nombre de seigneurs, compromis dans cette affaire, furent conduits à Vincennes ou à la Bastille. Le jeune Gaston fut en outre contraint de se marier sur l'heure avec mademoiselle de Montpensier; toutefois, le ministre, qui ne perdait pas de vue qu'un jour le prince pouvait être appelé à régner, adoucit singulièrement sa punition en lui faisant donner en apanage les duchés d'Orléans et de Chartres, le comté de Blois, la seigneurie de Montargis et une pension d'un million de livres, pendant que sa femme lui apportait en dot la souveraineté de Dombes, la principauté de la Roche-sur-Yon, les duchés de Montpensier, de Châtellerault et de Saint-Fargeau, plusieurs terres ayant titres de marquisats, comtés, vicomtés et baronnies. La maison du frère du roi fut établie presque sur le pied de celle du monarque; il eut des gardes françaises et des gardes suisses,

qui marchaient devant lui tambour battant, ainsi que cela avait lieu pour Louis XIII lorsqu'il habitait Paris.

Le comte de Chalais ne fut pas à beaucoup près aussi bien traité que Monsieur; et quoique dans ses interrogatoires il eût prouvé qu'il n'avait agi qu'à l'instigation d'Anne d'Autriche, de la reine mère et de Gaston, il ne put avoir la vie sauve, et il fut condamné à la peine de mort. Sa mère obtint seulement qu'on épargnerait au coupable les horreurs de la question extraordinaire, et qu'on atténuerait les dispositions infamantes du jugement en le décapitant derrière les murs de la prison de Nantes.

Le jour de l'exécution, quelques-uns de ses amis firent cacher le bourreau pour retarder son supplice, dans l'espoir que ce délai permettrait de tenter un dernier effort sur le monarque pour sauver l'infortuné; mais le cardinal, qui ne voulait pas que sa vengeance lui échappât, fit sortir des cachots un malfaiteur qui, pour se racheter de sa condamnation, consentit à remplir l'office d'exécuteur; et comme il n'avait pas l'habitude de se servir d'une épée, on l'arma d'une doloire, sorte d'instrument de tonnellerie qui sert à unir le bois, et avec lequel il frappa trente-quatre fois l'infortuné Chalais, avant de lui séparer la tête du corps!

L'implacable ministre ne se contenta pas d'avoir fait punir les principaux coupables, il voulut encore se prémunir contre le retour de semblables dangers; et, dans ce but, il chercha à se faire un appui du roi en lui inspirant des craintes exagérées sur sa propre sûreté, et en l'habituant à le regarder comme sa sauvegarde contre les périls domestiques. Il obtint qu'une suite, composée de deux compagnies de cavalerie et

de deux cents mousquetaires à pied, fût attachée à sa personne, et que cette troupe servît dans le palais par quartiers comme dans la maison du roi. Ensuite il sollicita et obtint la grande maîtrise et la surintendance générale de la navigation de France; puis il détermina le roi à supprimer la charge d'amiral ainsi que celle de connétable, et à lui confier l'administration absolue du royaume. Tout plia alors devant lui. Le prince de Condé, qui était compromis dans la conjuration de Chalais, fut forcé de faire sa soumission au cardinal; la duchesse de Chevreuse, qui s'était d'abord réfugiée en Lorraine, fut condamnée à l'exil et pourchassée si vigoureusement par les agents de Richelieu, qu'un jour elle fut obligée de passer la Somme à la nage afin d'échapper aux poursuites; elle gagna enfin Calais et passa en Angleterre.

Gaston fut environné d'espions, qui rendirent compte jour par jour de toutes les actions de ce prince. Anne d'Autriche et la reine mère devinrent également l'objet d'une surveillance tellement active, qu'il leur fut impossible de rien entreprendre pour secouer le joug de fer du cardinal-ministre. Mais au moment où il se croyait le plus assuré contre tous les événements, il lui surgit un embarras qu'il n'avait point prévu. La femme de Gaston devint enceinte; et comme l'état d'impuissance du roi était universellement reconnu, tous les regards se portèrent sur le jeune prince en qui semblait devoir se perpétuer la race royale.

Richelieu, comprenant que la naissance d'un fils de Gaston était le signal de sa chute, ne pouvait dissimuler les sentiments de colère qu'excitait en lui la vue de Madame, qui « chaque jour venait au Louvre, dit le duc d'Orléans dans

» ses mémoires, faire parade de son ventre, et annoncer hautement qu'elle allait avoir un fils qui tiendrait la place du dauphin. »

Louis XIII partagea la jalousie dont son ministre était dévoré, et se prit à exéquer son frère à tel point, que la haine l'emportant sur le soin de son propre honneur, il osa exprimer le souhait que la reine lui donnât un bâtard qui vînt détruire les espérances du duc d'Orléans. Il ne fut pas nécessaire toutefois de recourir pour le moment à cet expédient; la femme de Gaston accoucha d'une fille et mourut trois jours après.

On accusa le cardinal et le roi d'avoir fait empoisonner la princesse afin de n'avoir pas à redouter les conséquences d'une nouvelle grossesse; et ce qui vint corroborer cette opinion, c'est que sa majesté défendit à son frère de contracter un nouveau mariage. Du reste, par forme de compensation, on l'autorisa à entretenir autant de maîtresses et de mignons qu'il pourrait lui convenir de le faire. Gaston se soumit très-docilement aux conditions qui lui étaient imposées, se livra à tous les débordements; et pour se consoler de n'avoir aucune autorité dans l'état, il créa dans son palais un royaume imaginaire, où les courtisans étaient tenus à ne dire que des sottises ou des propos licencieux. Ce singulier empire était gouverné par un conseil appelé « le conseil de la vaurienne-rie, » où l'on mettait en délibération des sujets de luxure, des propositions d'orgies et des initiations de nouveaux adeptes, grands seigneurs ou nobles dames. Le comte Moret en était le grand prieur, l'abbé de la Rivière, le grand monacal, et le poète Patris un des grands vicaires.

Richelieu et Louis XIII applaudirent à ces désordres, qui empêchaient Gaston d'Orléans de s'occuper des affaires du gouvernement; et pour le tenir de plus en plus sous leur dépendance, ils développèrent chez lui la fatale passion du jeu, et lui donnèrent autant d'or qu'il en voulut pour combler les pertes énormes qu'il faisait chaque jour.

Cependant la reine-mère n'avait pas renoncé à l'espoir de reconquérir le pouvoir, et cherchait à négocier un nouveau mariage pour Gaston, afin de diminuer l'influence du ministre. Mais toutes ses démarches à ce sujet furent traversées par le rusé cardinal, qui non content de faire avorter ses projets, chercha encore à entretenir la nation dans l'idée que le roi pouvait avoir des enfants, et commanda par prévoyance des neuvaines solennelles dans tout le royaume. On raconte qu'à cette occasion le duc d'Orléans, qui depuis longtemps avait cessé toutes relations intimes avec Anne d'Autriche, l'ayant rencontrée à sa sortie d'une église où l'on avait célébré un service pour sa fécondité, lui dit fort gaiement: « Madame, vous venez de solliciter votre juge contre moi; je consens à être damné si vous gagnez le procès, pourvu que monsieur le cardinal ni aucun autre de la ville ou de la cour ne prenne la place du roi. »

Marie de Médicis ne prit pas la chose aussi légèrement que son fils; elle comprit que Richelieu avait fait consentir Louis XIII à accepter pour héritier le premier bâtard que lui donnerait sa femme, afin de conserver l'exercice de l'autorité; et sa haine contre le cardinal en devint d'autant plus violente, que celui-ci s'était fait donner par le roi des lettres patentes de premier-ministre, titre que personne avant lui

n'avait porté en France. Richelieu ne fit nulle attention aux éclats de ressentiment de son ancienne maîtresse, et ne craignit pas de quitter la cour après la prise de la Rochelle et de se rendre à l'armée d'Italie en qualité de lieutenant du roi, avec des pouvoirs si étendus, qu'au dire des courtisans, Louis XIII n'avait retenu que la faculté de guérir les écrouelles, vertu dont prétendaient jouir les rois de France depuis saint Louis.

S'il faut en croire les historiens du temps, le cardinal marchait à la tête des troupes, vêtu en général d'armée, avec la cuirasse et l'épée; mais la peste qui éclata alors dans les pays qui avoisinaient les Alpes, l'empêcha de pousser vigoureusement la guerre, et bientôt il se vit même contraint d'écrire au roi qu'il vînt le rejoindre pour ranimer le courage des troupes. Louis XIII obéit au ministre, créa son frère lieutenant-général du royaume en son absence, et accourut à l'armée d'Italie. Il n'y fit pas un long séjour; la crainte de succomber au fléau le détermina à quitter le camp et à rentrer en France. Soit l'influence du climat, soit la conséquence de ses frayeurs, Louis XIII, à peine arrivé à Lyon, tomba gravement malade et ne put continuer sa route; les deux reines, averties aussitôt de la position du roi, se rendirent auprès de lui pour le soigner. Marie de Médicis et Anne d'Autriche profitèrent de l'ascendant qu'elles exerçaient sur le moribond pour lui arracher la promesse d'éloigner son ministre. Louis XIII, qui se voyait à la merci de ces deux femmes, n'osa rien leur refuser; il parut avoir oublié ses anciennes haines, et promit sur l'hostie de leur donner satisfaction, dès que la guerre d'Italie serait terminée.

Les deux reines n'agissaient pas seules contre le cardinal; les courtisans délibéraient ouvertement sur le parti qu'on aurait à prendre à l'égard de Richelieu, dans le cas où le roi viendrait à mourir. Le maréchal de Marillac proposait de l'assassiner; le duc de Guise voulait qu'on l'exilât; Bassompierre demandait pour lui une prison perpétuelle. De son côté, le cardinal, qui était venu à Lyon dès qu'il avait été instruit de la gravité du mal, ne paraissait plus avoir grande confiance dans l'avenir, et avait déjà fait disposer des relais pour gagner Avignon au premier moment.

Cette précaution devint inutile, Louis XIII se rétablit et fut bientôt en état de se rendre à Paris. Néanmoins Richelieu n'était point sans éprouver de sérieuses inquiétudes sur les déterminations ultérieures du roi, et sur la nature de ses sentiments à son égard; il chercha pendant le voyage à regagner les bonnes grâces de la reine-mère, et mit tout en jeu pour la rattacher à sa cause. Marie de Médicis demeura inflexible; et dès que la cour fut rentrée à Paris, elle somma le roi de tenir le serment qu'il lui avait fait dans sa dernière maladie, de renvoyer le ministre.

Louis XIII, ainsi que font ordinairement les hommes faibles et pusillanimes, n'osa pas prendre une résolution énergique; il ne voulut ni mécontenter sa mère ni chasser le cardinal; il essaya de justifier Richelieu des accusations que portaient les deux reines contre lui; il implora en sa faveur le pardon de Marie de Médicis, et se mit à deux genoux devant elle pour qu'elle n'exigeât pas son renvoi.

Indignée de tant de lâcheté, la reine-mère se retira dans ses appartements, et sur l'heure même fit justice du cardinal